

« Les vers d’Antonio Machado »¹

José Ortega y Gasset

Traduit de l’espagnol par Julie Cottier et Pablo Posada Varela

Au zodiaque poétique de notre Espagne actuelle, il y a un signe Gémeaux : les Machado, deux frères, deux poètes. L’un, Manuel, vit sur la rive du Manzanares. Sa muse est plutôt fraisée, ardente, guillerette ; quand elle chemine, elle tient avec désinvolture le volant flambant de sa jupe amidonnée et, sur le pavé, elle rythme ses vers de son remarquable talon. L’autre, Antonio, vit sur les hautes rives du Douro et pousse, méditatif, le volume de son chant comme s’il s’agissait d’une douleur fatale.

Or, nous portons dans notre poitrine une machine aux préférences et, dans le besoin de me décider pour l’un d’eux, je choisis la poésie d’Antonio, qui me semble plus chaste, plus dense et plus symbolique.

Je ne connais que deux de ses livres : je crois qu’il n’y en a pas davantage ; mais je n’en suis pas certain. En 1907, il publia *Solitudes [Soledades]* et à présent, cette année, dans la menace de cet énorme silence qui plane sur l’Espagne, il donne à entendre ses *Chants de Castille [Campos de Castilla]*.

Dans les premières pages de ce dernier recueil, le poète compose son autoportrait et, hormis quelques détails biographiques où, d’un geste exprimant une certaine fatalité, il nous dit :

*vous connaissez mon piètre accoutrement,*²

1 [Toutes les notes sont des traducteurs]. « Los versos de Antonio Machado » in ORTEGA Y GASSET, José. *Obras Completas. Tomo II (1916)*. Ed. Taurus. Santillana S. L. y Fundación Ortega y Gasset. Madrid, 2004. pp. 146-150. Nous indiquons entre crochets la pagination de l’original. L’éditeur signale la première parution du texte: « Al margen del libro. Los versos de Antonio Machado », *El Imparcial*, 22-VII-1912.

2 Nous reprenons la traduction de S. Léger et B. Sesé chez Gallimard. XCVII Portrait (Champs de Castille) cf. MACHADO, Antonio. *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes, Galeries et autres poèmes* et suivi des *Poésies de la guerre*. Préface de Claude Esteban. Traduction de Sylvie Léger et Bernard Sesé. Poésie Gallimard. Paris 1973. p. 111. Nous ajoutons chaque fois en italique l’original espagnol tel il se trouve dans le texte de Ortega : *ya conocéis mi torpe aliño indumentario*.

il nous livre en quatre vers son acte de foi poétique :

*Classique ou romantique ? Je ne sais. Je voudrais
Laisser mon poème ainsi que son épée le capitaine :
Fameuse par la main virile qui la brandissait
Et non pour l'art savant du forgeur appréciée³.*

Ce dernier vers est admirable : dans la manière dont il est tourné s'embrassent l'ancienne poésie et une nouvelle qui émerge et se fait annoncer. Un vers telle une [147] épée en usage, et non de panoplie ou de musée ; une épée qui blesse et qui tue, et sur le tranchant de laquelle, à l'air libre, les rayons du soleil se laissent couper dans un rire adolescent. Un vers comme une épée en usage, c'est-à-dire, mise au bout d'un bras qui porte à l'autre extrémité les angoisses d'un cœur.

Fut un temps où on appelait poésie ce qui suit :

*C'était une après-midi de l'ardent juillet.
Lasse de Marcus Tullius,
D'Ovide et de Plaute, d'Anchise et de Médée⁴*

En venant au monde, on nous a appris que cela, c'était de la poésie. De quel droit exiger de nous que le monde nous paraisse chose agréable et débordante de joie ? Régnaient alors une poésie de fonctionnaires. Un vers était bon lorsqu'il ressemblait à s'y méprendre à de la prose, et la prose était bonne lorsqu'elle manquait de rythme. Il fallut commencer par réhabiliter le matériau poétique : il fallut insister, quitte à exagérer, sur le fait qu'une strophe est une île enchantée où nul mot du continent prosaïque ne peut pénétrer sans faire une pirouette dans la fantaisie et se transfigurer pour se charger de nouveaux effluves comme les navires autrefois faisaient le plein d'épices à Ceylan. Il n'y a pas de passerelle entre la conversation ordinaire et la poésie. Il est d'abord nécessaire que tout meure pour, ensuite, renaître transformé en métaphore et en réverbération affective.

Cela, c'est Rubén Darío, l'Indien divin, le dompteur de mots, le cavalier de coursiers rythmiques, qui nous l'a appris. Ses vers auront été une école de forge poétique. Il aura rempli dix ans de notre histoire littéraire.

Mais, dorénavant, il nous faut davantage : à présent que les mots ont recouvré leur santé esthétique, qui consiste en leur capacité illimitée d'expression, et que le corps du vers a été préservé, reste à ressusciter son âme lyrique. Et l'âme du vers, c'est l'âme de l'homme qui la compose peu à peu. Et cette âme ne peut à son tour consister en une stratification de mots, de métaphores, de rythmes.

³ MACHADO, Antonio. *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes, Galeries et autres poèmes* et suivi des *Poésies de la guerre*. Op. cit. p. 112.

*¿Soy clásico o romántico? No sé. Dejar quisiera
mi verso como deja el capitán su espada,
famosa por la mano viril que la blandiera,
no por el docto oficio del forjador preciada.*

⁴ *Era una tarde del ardiente julio.*

*Harta de Marco Tullio,
Ovidio y Plauto, Anquises y Medea....*

Il s'agit du poète colombien Juan Cristóbal Martínez (1896-1959).

Elle doit être un lieu par où l'univers offre son souffle, soupirail de la vie essentielle, *spiraculum vitae*, comme disaient les mystiques allemands.

Je trouve, chez Machado, un début de cette nouvelle poésie, dont le représentant le plus puissant serait Unamuno, s'il ne dédaignait autant les sens. La vue, l'ouïe, le toucher sont l'apanage de l'esprit ; c'est notamment le poète qui se doit de commencer par cultiver les sens de manière approfondie. Platon, dont quelques étourdis affirment qu'il fuyait le monde sensible, n'a de cesse de répéter que l'éducation en vue de l'humain doit nécessairement commencer par cette lente discipline des sens ou, comme il le dit lui-même : *tà eroticá*. Le poète aura toujours, sur le philosophe, l'avantage de cette dimension de la sensualité.

[148] Mais laissons de côté cette question difficile. Antonio Machado a déjà manifesté, dans *Solitudes*, sa préférence pour une poésie de l'émotion et, donc, intime, lyrique, face à la poésie descriptive de ses contemporains. On y lit, par exemple :

*Et je pensais : « Belle après-midi, note de la lyre
Immense,
Toute dédain et harmonie,
Belle après-midi, tu guéris la pauvre mélancolie
De ce coin vaniteux, sombre recoin qui pense ! »⁵*

Mais également :

*Pendant que nous pressons
dans notre verre la pénombre d'un rêve
Et une part de nous qui est terre dans notre chair
sent comme une caresse, l'humidité du jardin.⁶*

où l'on sent revivre cette archaïque philosophie d'Anaxagore, éternellement poétique, selon laquelle gisent en chaque chose les éléments des substances qui composent toutes les autres choses, raison pour laquelle elles s'entendent, se connaissent, cohabitent et, au crépuscule, pleurent ensemble leurs douleurs communes. Ainsi, nous retrouvons chez l'homme, l'eau, la terre, le feu, l'air et une infinité d'autres matières.

Nous lisons plus loin :
*Sur le bord du sentier un jour nous nous asseyons.
Notre vie est temps désormais, et notre seul souci*

5 XIII (*Solitudes*). MACHADO Antonio, *Champs de Castille*, précédé de *Solitudes*, Galeries et autres poèmes et suivi des Poésies de la guerre. Op. cit. , p. 37.

Y pensaba: «Hermosa tarde, nota de la lira inmensa
toda desdén y armonía;
hermosa tarde, tú curas la pobre melancolía
de este rincón vanidoso, oscuro rincón que piensa!»

6 XXVIII (Du chemin) Ibid p. 50.

*Nosotros exprimimos
la penumbra de un sueño en nuestro vaso...
y algo, que es tierra en nuestra carne, siente
la humedad del jardín como un halago.*

*ce sont les poses désespérées que nous prenons
pour attendre... Mais Elle ne manquera pas
au rendez-vous.⁷*

Toutefois, le poète ne s'est pas encore suffisamment dégagé de la matière descriptive. À l'heure actuelle, cela implique un style de transition. Le paysage, les choses environnantes, persistent bien que volatilisées par le sentiment, réduites à de clairs symboles essentiels. Par ailleurs, la sobriété parfaitement observée des chants et des rondeaux populaires a conduit Antonio Machado à simplifier de plus en plus la texture de ses évocations, qui étaient déjà enclines à la simplicité, à la vigueur et à la transparence par sa condition de poète ; lui qui, d'après ce qu'il nous confesse, est mu par « un cœur au rythme lent ».

C'est ainsi qu'il est parvenu à édifier des strophes dont le corps esthétique est tout de muscles et de nerfs, tout de sincérité et de justesse, au point de nous faire dire que ça pourrait bien être ce qui s'est écrit de plus puissant depuis de nombreuses années au sujet des champs de Castille :

[149] Lisons, deux ou trois fois, en soupesant bien chaque mot, ce passage :

*J'apercevais au loin un pic élevé et pointu
et une colline arrondie comme un bouclier
et des coteaux violets sur la terre brunie
– débris épargnés d'un vieil harnois de guerre –,
les vallons dénudés que le Douro contourne
pour former l'arbalète courbe d'un archet
autour de Soria. – Soria est une barbacane,
tournée vers l'Aragon, de la tour castillane –.
Je voyais l'horizon fermé par les collines,
obscures, couronnées de rouvres et de chênes,
des rocs pelés, quelque humble prairie
où paissent les moutons, où le taureau sur l'herbe
agenouillé rumine ; les rives du fleuve
et leurs verts peupliers au clair soleil d'été⁸*

⁷ XXXV (*Du chemin*). *Ibid.* p. 54

*Al borde del sendero un día nos sentamos.
Ya nuestra vida es tiempo y nuestra sola cuita
son las desesperantes posturas que tomamos
para aguardar... Mas Ella no faltará a la cita.*

⁸ XCVIII (*Sur les bords du Douro (Champs de Castille)*). *Ibid.* p. 113.

*Yo divisaba, lejos, un monte alto y agudo,
y una redonda loma cual recamado escudo,
y cárdenos alcores sobre la parda tierra
-harapos esparcidos de un viejo arnés de guerra-
las serrezuelas calvas por donde tuerce el Duero
para formar la corva ballesta de un arquero
en torno a Soria —Soria es una barbacana
hacia Aragón que tiene la torre castellana.
Veía el horizonte cerrado por colinas
oscuras, coronadas de robles y de encinas;*

N'est-ce pas là notre sainte terre de la vielle Castille sous l'un de ses aspects, celui, noble et digne, d'une vénération profonde mais contenue ? Notons, cependant, que cette réussite ne tient pas au fait de dire que les collines seraient mauves ou que la terre serait brune. Ces adjectifs de couleur se contentent de nous offrir une sorte d'appareil hallucinatoire minimal nécessaire pour que nous actualisions, pour que mettions devant nous une réalité plus profonde, poétique et rien que poétique, à savoir : la terre de Soria, humanisée sous les traits d'un guerrier avec son casque, son bouclier, son harnais et son arbalète, et dressé sur la barbacane. Cette forte image sous-jacente confère à tout le paysage une humaine reviviscence et pourvoit en nerfs vivaces, en souffle et personnalité la pauvre réalité inerte de la glèbe mauve et brune. Dans la matière sensible des couleurs et des formes, se voit ainsi injectée l'histoire de la Castille, avec les gestes de bravoure d'une race frontalière, et les angoisses économiques passées et présentes qui sont les siennes ; le tout, sans la moindre référence érudite, incapable de parler à nos sens.

Dans une autre composition, « Par les terres d'Espagne », il est question, pour finir, de l'homme de ces campagnes, qui

*aujourd'hui voit ses pauvres fils fuir son foyer ;
l'orage emporter les limons de la terre
par les fleuves sacrés devers les vastes mers ;
sur des landes maudites il peine, souffre et erre.⁹*

[150] C'est le fruit naturel de ces provinces, où

*vous verrez des plaines guerrières et des steppes d'ascète
– dans ces champs n'était point le jardin de la Bible – ;
ce sont terres pour l'aigle, un morceau de planète
que traverse l'ombre errante de Caïn...¹⁰*

Comme avant, le paysage se dresse, transfiguré en guerrier ; ici, le laboureur est dissois dans son environnement agreste et reste tragiquement soumis aux âpres destins de la terre qu'il travaille.

Juillet 1912.

*desnudos peñascales, algún humilde prado
donde el merino pace y el toro, arrodillado
sobre la yerba, rumia; las márgenes del río
lucir sus verdes álamos al claro sol de estío...*

*9 XCIX Par les terres d'Espagne. (Champs de Castille) Ibid. p. 115
hoy ve sus pobres hijos huyendo de sus lares;
la tempestad llevarse los limos de la tierra
por los sagrados ríos hacia los anchos mares;
y en páramos malditos trabaja, sufre y yerra.*

*10 Ibid. p. 116
veréis llanuras béticas y páramos de asceta
–no fue por estos campos el bíblico jardín–;
son tierras para el águila, un trozo de planeta
por donde cruza errante la sombra de Caín.*